

CÉCILE GAGNON

LE BOSSU

DE L'ÎLE D'ORLÉANS



LE BOSSU DE L'ÎLE D'ORLÉANS

**De la même auteure
chez le même éditeur :**

Le bossu de l'île d'Orléans, 1997

La Rose et le Diable, 2000

Le chien de Pavel, finaliste au Prix du
Gouverneur général 2001, traduit en serbe

Célestin et Rosalie, 2002

Justine et le chien de Pavel, 2003, traduit en
serbe

Justine et Sofia, 2006

Chez d'autres éditeurs

Le homard voyageur, éditions Hurtubise
HMH, 1995

Six cailloux blancs sur un fil, éditions Albin
Michel, 1997

Sortie de nuit, éditions Hurtubise HMH, 1998

Contes traditionnels du Québec, éditions
Milan, 1998

C'est ici mon pays, Castor poche, éditions
Flammarion, 1999

Petits contes de ruse et de malice, éditions les
400 coups, 1999

Une course folle, éditions Hurtubise HMH,
2002

La balançoire vide et le chat jaune, éditions
Leméac, 2003

LE BOSSU DE L'ÎLE D'ORLÉANS

un conte traditionnel adapté
par Cécile Gagnon
et illustré par Bruno St-Aubin



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 1997
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Gagnon, Cécile

Le bossu de l'île d'Orléans
(Ma petite vache a mal aux pattes; 4)
Pour les jeunes de 6 à 9 ans.
ISBN 2-922225-07-0

I. Achard, Eugène, 1884-1976. Les deux bossus de l'île d'Orléans et autres contes. II. Titre. III. Collection.
PS8513.A345B67 1997 jC843' .54 C97-940636-6
PS8513.A345B67 1997
PZ23.G33Bo 1997

Illustration de la couverture
et illustrations intérieures:

Bruno St-Aubin

Conception graphique de la couverture : Annie Pencrec'h

Logo de la collection:
Caroline Merola

Copyright © Cécile Gagnon, Bruno St-Aubin
et Soulières éditeur, 1997

ISBN 2-922225-07-0 (version papier)
ISBN 978-2-89607-247-7 (version EPUB)
ISBN 978-2-89607-246-0 (version PDF)

Tous droits réservés

*À Suzanne,
Paul
et Marc Forster*





Le crinclin de François Gosselin

Il y avait à l'île d'Orléans, un certain François Gosselin. Il était bossu, affreusement bossu, mais c'était un brave et assez beau garçon tout de même. Toujours de bonne humeur et prêt à rire. Et bon violoneux, avec ça ! Souvent, on se l'arra-

chait pour les fêtes et les veillées d'hiver. Quand on savait que Gosselin était quelque part, tout le monde s'y rendait. Et quoique son crinclin ne fût pas des meilleurs, il en jouait avec



tant de mesure et d'entrain qu'il soulevait son monde.

On avait soin d'ailleurs, de temps en temps, de lui servir à boire, pour lui donner des forces et, ma foi ! il en usait. Car il faut



bien l'avouer, s'il était bossu comme un dromadaire, il était loin d'avoir la sobriété de cet animal. Aussi, je vous laisse à pen-



ser dans quel état il se trouvait à la fin de cette soirée chez les Bergeron.

Ce soir-là, François avait bu à tire-larigot. L'heure avançait et il aurait bien voulu ne pas tarder davantage à rentrer chez lui, car il y avait bien trois bonnes lieues pour regagner son village.

Mais la compagnie était si aimable et le traitait si bien qu'il dut leur jouer encore quelques airs. Finalement, François ne s'en alla que vers onze heures.



Bien lesté de nourriture et d'autres choses, tenant sous le bras son violon dans un étui, François partit vaillamment. Mais il avait trop présumé de son équilibre et de sa résistance. Il zigzaguait en marchant, ce qui ne raccourcissait pas la distance.

L'air frais l'avait un peu raggaillardi, mais bientôt, il se sentit tellement fatigué, qu'il dormait debout.

— Diable, se dit-il, ça ne va pas. Reposons-nous un petit quart d'heure.

Il venait d'atteindre une éclaircie. Les grands érables formaient comme une ceinture solennelle autour de la clairière. La lune brillait comme une reine au milieu de sa cour d'étoiles ;

le fleuve coulait, à deux pas, son onde tranquille.

François, ayant vu le pied d'un rocher tapissé de mousse s'y étendit avec l'intention d'y faire un petit somme réparateur.

Et effectivement, les yeux à peine fermés, le royaume des songes lui fut ouvert.



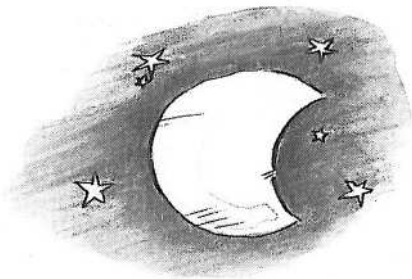


Un bruit étrange

Soudain, il fut réveillé par un bruit étrange, comme si une troupe de soldats avait traversé le chemin auprès duquel il se trouvait.

— Oh ! se dit François, en se frottant les yeux, est-ce que le gouverneur de Québec aurait eu la fantaisie de faire courir les bois de notre île par ses militaires ?

Puis, ayant considéré la position des étoiles, il constata qu'il était plus de minuit.



— Bigre ! s'écria-t-il, frissonnant et peu rassuré ; j'ai dormi plus longtemps que je ne le croyais... Plus de minuit déjà ! L'heure des sorciers et des lutins... Je suis bien capable de me fourrer dans leurs pattes !

Et voilà qu'au clair de lune, il aperçut une foule de lutins qui chantaient et dansaient joyeusement en ronde. À chaque refrain, ils se laissaient tomber sur leur petit derrière, pour ne se relever qu'au couplet suivant :



J'ai rencontré trois jolies demoiselles.
J'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle.
C'est l'aviron qui nous mène, qui nous mène.
C'est l'aviron qui nous mène en haut !

Que faire ?

François en prit bravement son parti et, remettant son violon sous le bras, se mit en frais de continuer son chemin.

À peine eut-il fait deux pas que les lutins l'aperçurent. Ils coururent vers lui pour lui barrer la route.



— Bonne affaire, dit l'un d'eux ; nous allons pouvoir danser en musique... Hé ! l'homme, tire ton crinclin de ton étui et accompagne-nous dans notre chanson... la connais-tu ?

François avait retrouvé toute son audace et, avec elle, sa bonne humeur.

— Si je la connais ? répondit-il, n'est-ce pas mon métier de les connaître toutes ?

— Eh bien ! alors, va. Tu joueras, tu chanteras, et même tu danseras pour nous tenir compagnie.

— Avec plaisir, ça me réchauffera.

— Et si nous sommes contents de toi, je te promets que tu auras une récompense, dit le plus grand des lutins.





Complètement rassuré par la cordialité de l'accueil et émoustillé par l'appât de cette récompense, François, du geste, de la voix et de son instrument, guida la ronde des lutins.

Il se trémoussait, faisait sauter sa bosse et si, parfois, dans son déhanchement, les notes n'étaient pas toujours très justes, du moins gardait-il toujours la mesure.

On aurait juré, cette nuit-là, qu'il était le roi des lutins.



Fortune ou beauté ?

Heureusement, le petit jour cligna de l'œil. Le grand lutin qui s'était adressé à François donna le signal d'arrêter la musique. Puis, se tournant vers le violon-
neux, il lui dit :

— Maintenant, mon ami, que veux-tu pour ta récompense ? Fortune ou beauté ?

François réfléchit un moment. Il aurait pu demander de l'argent, mais il était de goût modeste et il gagnait bien sa vie. En revanche, il portait sur le dos quelque chose qui le gênait et l'empêchait de prendre femme à sa convenance. Sans doute, une jeune et jolie paysanne de Saint-Jean, Perrine, dont il rêvait, lui marquait beaucoup d'amitié. Mais quant à l'épouser, eh bien ça c'était une autre histoire !

« Ah ! François, lui disait-elle, quel dommage que tu ne sois pas droit ! »

La pensée de Perrine le décida :

— Voyez, répondit-il en touchant le haut de sa bosse ; si

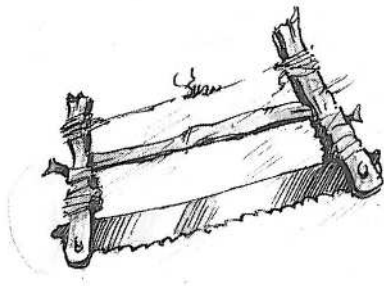


vous pouviez m'enlever ce paquet, ma foi ! je serais le plus heureux des hommes.

— Nous le pouvons. C'est fait. Adieu et regagne sagement ta maison.

— Ah ! merci, merci à vous, monsieur le lutin... vous êtes bien honnête.

Il en eut dit plus long, mais tous les lutins étaient déjà partis, évanouis comme fumée par grand vent. Et, à l'horizon, le soleil montait en maître.



François et le menuisier

Bouche close, mais non moins radieux, François fila chez lui d'un pas alerte. Il se croyait déjà délivré de sa bosse et se sentait plus léger qu'un pois mûr en sa cosse. Arrivé devant sa porte, il allait l'ouvrir quand, devant la sienne, surgit le menuisier Louis Bigras. C'était son voisin, qui

venait humer l'air du matin, avant de se mettre au travail.

— Hé là ! François, s'écria le menuisier, au comble de la surprise, qu'as-tu fait de ta bosse ?

— Pas possible... Je ne l'ai plus ?

— Diable ! Tu n'as qu'à tâter ton dos.

— Mais c'est vrai, ma parole !

Et François qui, de la gauche, puis de la droite, regardant par-dessus ses épaules, avait constaté la disparition de son infirmité. Il se mit alors à danser de joie et à sauter comme un poulain. Il songeait déjà à Perrine, qui devrait dorénavant le trouver moins repoussant.

— Oh ! oh ! reprit Bigras, en lui jetant un regard oblique, ça n'est pas naturel. Te voilà droit comme un grand mât. Pour qu'il



t'ait ainsi raboté, n'aurais-tu pas
vendu ton âme au diable ?

— Mais non ! s'écria le violon-
neux, en se redressant de toute
sa taille, maintenant qu'il le pou-
vait. Mon âme est chrétienne et
m'appartient comme la tienne.
Je n'ai point eu commerce avec

Satan et j'aimerais mieux conserver ma bosse toute ma vie plutôt que de lui en devoir la disparition.

— Mais alors, qui t'en a débarrassé ?

— Qui ?... Les lutins, pardi !

— Les lutins ? Mais qu'est-ce que tu me chantes là ?

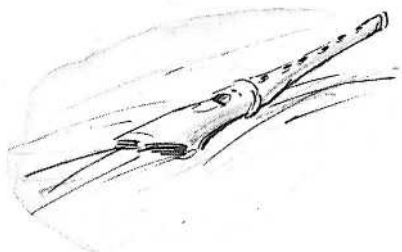
— Écoute ! Je les ai rencontrés, cette nuit, en revenant de la fête chez les Bergeron. Je les ai fait danser jusqu'à l'aube, avec mon violon. Les lutins m'ont alors donné, pour mon salaire, à choisir entre la fortune et la beauté. J'ai choisi la dernière. Si j'avais voulu, tu le vois, il n'aurait tenu qu'à moi d'être riche.

— Imbécile ! murmura le menuisier. Comme si, avec la fortune, on ne pouvait point se passer du reste !



Néanmoins, il félicita François et, au lieu d'aller en jaser avec les compères du village, il s'empressa de rentrer dans sa maison.

Louis Bigras avait sa petite idée en tête...



Sur le coup de minuit

Comme le temps restait favorable et que la lune brillait, le soir même, Louis Bigras, se rendit au bord du fleuve, à l'endroit indiqué par François. À défaut de violon, il avait emporté sa flûte, dont il jouait parfois pour son propre agrément.

Il se trouvait à l'endroit, sur le coup de minuit, se demandant si

les lutins allaient revenir quand,
soudain, ils surgirent devant lui.
Ils l'entourèrent en riant et en
babillant de leur voix métallique.



La même question qu'à François lui fut alors posée. Il y répondit pareillement. Et, sans perdre une minute, il se mit à faire danser les lutins, jouant,





dansant lui-même et chantant avec eux leurs chansons préférées.

Ce ne fut pas sans fatigue – car il était beaucoup plus vieux que François – qu’il put tenir son rôle jusqu’au bout, mais la certitude d’une récompense magnifique lui en donna la force.

Lorsque, enfin, l’approche du jour fit pâlir l’éclat de la lune, l’un des lutins lui demanda ce qu’il voulait en retour : fortune ou beauté ?

— Donnez-moi donc, mes bons messieurs, ce dont François n’a pas voulu.

— Tu l’as ! Et que grand bien te fasse ! Adieu.



Garde ton lot

Louis croyait recevoir la fortune, mais ce fut la bosse qu'il eut.

Aussi, jugez de sa déception quand, arrivant chez lui et apercevant François, celui-ci l'interpella d'un air narquois.

— Y tenais-tu donc autant que ça, à ma bosse, lui demanda-t-il, que tu es allé la redemander aux lutins ?

Louis se tâta et se convainquit qu'il était à présent bel et bien bossu !

Tremblant de colère, le menuisier retourna tout de suite dans le bois, résolu à demander une explication au lutin mal avisé qui l'avait rendu bossu.



Louis attendit la nuit et, sur le coup de minuit, comme les lutins reparaissaient, notre homme se jeta sur celui qui semblait être le chef de la bande.



— Canaille ! vociféra-t-il, que m'as-tu planté là sur le dos ?

— Ce que toi-même as demandé. Ne m'as-tu pas dit de te donner ce que François n'avait pas voulu ? Tu es servi, garde ton lot.

Louis voulut protester, mais au même moment, la troupe des lutins l'entoura en chantant, riant et dansant.

Fou de rage, le menuisier brandit sa flûte pour frapper autour de lui. Mais son bras demeura figé en l'air. Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il sentit ses pieds prendre racine, sa peau se durcir et se fendiller comme l'écorce des arbres. Ses bras s'allongèrent en forme de branches...





Un drôle d'arbre dans la forêt

Louis ne revint jamais à son atelier. Seulement, quelques jours après, François, le violonx, tout ragaillard et droit comme un jeune érable, se rendait à la rivière Maheux où il devait y avoir une fête.

Or, en plein milieu du chemin, il fut tout à coup arrêté par un arbre qui semblait avoir poussé

là, comme par magie. Il était tout racorni, complètement sec et... bossu ! Au bout d'une branche pendait encore une flûte, celle du menuisier Louis Bigras.





Et c'est ainsi qu'à partir de ce jour, l'endroit fut désormais connu sous le nom de L'arbre du bossu.



Et voilà qu'au clair de lune,
François aperçut une foule de lutins
qui chantaient et dansaient joyeusement.
Que faire ?

Il en prit bravement son parti et,
se mit en frais de continuer son chemin.
À peine eut-il fait deux pas
que les lutins l'aperçurent.
Ils coururent vers lui pour lui barrer la route.
– Bonne affaire dit l'un d'eux...

•
*Cécile Gagnon déniché pour nous
les plus belles légendes
du Québec. En voici
une surprenante
sur la richesse
et la beauté.*

LES ILLUSTRATIONS
SONT DE BRUNO ST-AUBIN



ILLUSTRATION : CAROLINE MEBOLA

COLLECTION MA PETITE VACHE A MAL AUX PATTES

S
SOULIÈRES ÉDITEUR

BOSSÉ DE L'ÎLE D'ORLÉANS

